

teuil doré, qu'il croise les jambes et vous regarde d'un air fin et presque moqueur. C'est alors qu'il est amusant. Il n'est jamais plus inimitable que quand il n'imite rien, quand il est lui-même. Son originalité au surplus ne lui coûte pas de grands efforts; il a peu de frais à faire; il n'a qu'à se montrer; personne ne lui ressemble. Mais qui diantre lui a appris à chanter, et qui a pu lui donner le conseil de *montrer sa voix*, comme dit La Fontaine, cette voix aigre et criarde qui malheureusement est beaucoup moins imperceptible que sa personne?

Tom Pouce a terminé, dit-on, la soirée des Tuileries par une exhibition fort brillante de son costume écossais. Il porte à merveille la toque du pays, surmontée d'une plume qui est encore, si je l'ai bien compris, un cadeau de la Reine d'Angleterre. Il manie la claymore avec grâce et dextérité, et vous tue son ennemi d'un coup. Le brillant plaid des montagnards flotte avantageusement sur ses épaules. Sa jaquette laisse voir deux jambes vigoureuses attachées à un pied mignon. Ce costume est le triomphe du général. Je ne parle pas d'un célèbre uniforme qu'il portait à Londres et qui avait un succès frénétique chez nos bons voisins d'outre-mer. Le général Tom Pouce n'aurait pas osé porter ce costume aux Tuileries. J'espère donc, puisqu'il est homme de si bon goût, qu'il aura l'esprit, pendant tout le temps de son séjour en France, de le laisser au fond le plus caché de sa valise.

Or figurez-vous ce que doit être la valise de Tom Pouce! Toute la garde-robe qu'il avait apportée aux Tuileries tenait dans un coffre à chapeau. On dit qu'il couche dans un carton de bureau, que sa voiture *remise* sous la table à écrire de son père, et que ses chevaux font litière dans son buffet. On dit... que ne dit-on pas?

Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier.

Je vous conseille donc d'y aller voir par vous-mêmes. Tom Pouce, après avoir fait sa visite à son ambassadeur et au roi du pays où il est reçu, a l'intention de se montrer au peuple; car il est bon prince. Mathias Gullia avait commencé par les salons; Tom Pouce, mieux conseillé, s'adresse du premier coup au public, c'est-à-dire au plus riche et au plus puissant, à celui qui donne fortune, crédit, renommée aux gens qu'il adopte. C'est tout cela que je souhaite à Tom Pouce, en retour du plaisir qu'il m'a causé avant-hier soir; et en attendant, puisse la salle du concert de la rue Vivienne, où il figure en ce moment, lui être indulgente et favorable, et le pavé de Paris épargner des cahots à son coupé bleu!

Courrier de Paris.

Si vous aimez à voir des physionomies agitées et des gens affairés, il faut aller à la Bourse. La Bourse est, depuis quelques jours, en pleine ébullition. Je suis bien qu'elle n'est jamais calme; c'est une mer d'affaires, de spéculations et d'agiotage, dont les flots sont continuellement émus, même quand les grands vents du 3 pour 100 et du 5 n'y soufflent pas: Quand l'ouragan de la hausse et de la baisse s'est un peu apaisé, quand la tempête de la prime, du marché à terme, de la houille et du chemin de fer s'est ralenti, on entend encore un sourd bruissement qui annonce que cet océan financier mugit intérieurement, et n'attend que une bourrasque nouvelle pour recommencer ses agitations extérieures et ses tourmentes. La navigation n'est jamais assurée dans ces parages tempestueux; on s'est endormi paisiblement à la poupe du navire, sur les promesses d'un ciel tranquille, et on s'éveille au milieu des ondes amentées. Telle est, en ce moment, la position des hon-

nêtes rentiers 5 pour 100. La récente délibération de la commission du budget, le projet de conversion de M. Garnier-Pagès, sont autant de coups de vent inattendus qui sont venus changer leur Zéphire en rude Borée. Ils présentaient bien que le nuage du remboursement et de la conversion crèverait sur eux tôt ou tard; mais ils le croyaient loin encore, et se laissaient bercer mollement au flot, en se fiant au lointain horizon. Voici que tout à coup, le nuage se rapproche et s'annonce, et il faut voir spéculateurs et rentiers courir à la bourse d'un air inquiet, comme des promeneurs surpris par une averse, qui cherchent partout un parapluie ou une porte cochère pour se mettre à l'abri. Les effrayés vendent, les prudents attendent, les philosophes se résignent. Je ne sais plus quel pauvre diable parfaitement ignoré, que les inconvénients de la gloire n'avaient jamais troublé dans son obscurité, disait à un illustre et fameux personnage qui se plaignait d'être persécuté par l'envie et la haine: "Ah! monsieur, heureux qui peut avoir des ennemis!" Que de porte-besaces en ce bas monde pourrissent dire aux rentiers qui jettent les hauts cris au seul bruit de conversion: "Ah! messieurs, heureux en ce monde ceux qui peuvent être remboursés!"

Un marquis possédait une loge d'avant-scène depuis huit ans, au théâtre de l'Académie royale de musique; il s'y était habitué, et s'y trouvait à son aise, heureux et satisfait. Un prince survint, et voilà la guerre allumée. La loge plut au prince, qui désira l'enlever à la tendresse du marquis. Le marquis, se piquant de fidélité, ne voulut pas se laisser ravir l'amour de la loge: il l'aimait, disait-il, et il en était aimé; c'est lui qui l'avait parée, lui qui l'avait faite si belle; tous les soirs, depuis huit ans, il la visitait avec une ardeur de plus en plus amoureuse; vous lui auriez donné toutes les loges d'avant-scène ensemble, qu'il ne les aurait point acceptées en échange de cette loge bien-aimée. Aucune autre ne pouvait lui donner la même satisfaction; dans aucune autre, il ne se serait étendu aussi agréablement; il n'aurait promené avec autant de plaisir son binocle curieux et indiscret de la danseuse à la cantatrice, du rat à la choriste, et, en faisant volte-face, de la duchesse à la baronne, de la riche bourgeoise à l'élégante lorette, qui illuminent la salle de leurs ovallades, de leurs fleurs, de leurs diamants, de leurs sourires. Mais enfin le prince en avait grande envie, et on peut dire des princes ce que Gresset a dit des nonnes.

Le prince insista donc et le marquis résista; aujourd'hui on n'assiege plus Ilion pendant dix ans pour le rapt d'une Hélène; les querelles des princes eux-mêmes se dénouent au tribunal de commerce ou en police correctionnelle; le marquis vient d'y comparaître pour revendiquer son Hélène, c'est-à-dire sa loge et son droit; mais le tribunal a donné gain de cause au prince Paris et a débouté Ménélus de sa demande; le marquis Ménélus, qui a du cœur et ne se tient pas pour vaincu à la première escarmouche, va porter la guerre du tribunal de commerce à la cour royale, et ne se rendra qu'à la dernière extrémité. J'ai entendu de rigides citoyens, des philanthropes austères dire que le prince, M. de Nemours, aurait mieux fait de se rappeler l'aventure du moulin de Sans-Souci et d'imiter la générosité du grand Frédéric; mais les choses étaient-elles égales? Une loge d'avant-scène est-elle un moulin? et les marquis sont-ils des tenanciers?

Du reste, on plaide de tous côtés et à propos de tout. Si notre politique travaille à la paix universelle, ce n'est pas au Palais-de-Justice que le système de la paix à tout prix s'affermira et prospère. On n'a jamais vu de plus nombreux ni de plus acharnés plaideurs qu'en ce

moment-ci. La rage des procès a gagné ceux-là mêmes qui vivent dans les régions longtemps si sereines et si douces de l'imagination et de l'art: Les poètes plaident contre les prosateurs, les directeurs contre les comédiens, les comédiens contre les directeurs, les acteurs dramatiques les uns contre les autres, et la littérature est devenue un vaste champ de bataille où les frères et confrères se poursuivent à outrance et s'égorgent en police correctionnelle. Nous aurons bientôt le procès de M. Félix Pyat et de M. Jules Janin, duel à coups de plaidoiries, qui a fait grand bruit l'année dernière dans le monde du feuilleton et du drame. Cette fois, c'est M. Alexandre Dumas qui entre en campagne et chevauche au Palais-de-Justice sur le dos d'un avocat contre son rude adversaire; celui-ci se nomme M. Eugène de Mircourt, champion parfaitement obscur. M. Dumas n'a pas eu la chance de M. Jules Janin, qui avait du moins rencontré un antagoniste connu dès longtemps par plus d'un coup d'éclat et par de brillantes passes d'armes. M. Eugène de Mircourt a lancé, dit-on, contre M. Alexandre Dumas un obus sous la forme d'une brochure incendiaire. Thémis va mettre dans sa balance l'obus d'une part et de l'autre M. Alexandre Dumas. Nous verrons de quel côté le plateau penchera. Tout ce qu'on peut dire, c'est que de ce procès il résultera du scandale; ceux qui en vivent, et il faut bien avouer que l'immense majorité humaine aime cette nourriture, peuvent se réjouir; mais on permettra aux esprits plus scrupuleux et plus délicats de déplorer ces luttes intestines qui mettent à nu les plaies honteuses de la littérature, sans les guérir. Ne pourrait-on trouver un autre remède moins affiché et plus efficace?

—M. le préfet de police vient de rendre une ordonnance concernant l'échenillage des arbres, bois, haies et buissons. L'approche du printemps rend cette ordonnance parfaitement opportune et nécessaire. Les tendres feuilles et les fleurs odorantes vont éclore et poindre: Les chenilles, qui s'y connaissent, n'attendent que ce moment pour ronger la feuille et attaquer le fruit dans sa fleur. M. le préfet, ou plutôt son ordonnance, déclare que les propriétaires qui négligeraient de se conformer aux prescriptions qui leur sont faites, verraient leurs domaines échenillés d'office par les agents de l'autorité. Voilà qui est très-bien, et on ne peut que louer cette ferme résolution de M. le préfet de police de sauver les domaines et de les préserver de la voracité et de la souillure des chenilles, malgré les propriétaires eux-mêmes. Mais quand trouvera-t-il le moyen de détruire cette autre espèce de chenilles non moins nombreuses et encore plus malfaisantes, qui s'attachent à la candeur de l'innocence, à la pudeur de la vertu, à la chasteté de l'honneur, à la loyauté de l'indépendance, à la fleur de l'âme, et gâtent la société jusqu'au cœur?

—Le fameux colonel Jusuf s'est fait décidément catholique, il y a à peu près un mois; et il n'a pas perdu de temps pour user du privilège de sa sanctification. Samedi dernier, à neuf heures du soir, à la lueur mystérieuse des cierges sacrés, M. le curé de l'église de Saint-Thomas-d'Aquin bénissait deux nouveaux mariés; l'époux était le colonel Jusuf, l'épouse mademoiselle Weber, nièce de feu M. le lieutenant général Guilleminot; M. et madame Horace Vernet représentaient les parents du colonel; MM. les généraux duc de Mortemart et baron d'André lui servaient de témoins. — Il n'est probablement jamais entré sous les voûtes de Saint-Thomas-d'Aquin et dans sa chapelle nuptiale, un mari d'une vie aussi poétique et aussi romanesque que l'a été la vie du colonel Jusuf. Enlevé par les pirates dans son adolescence, longtemps esclave au serail, brisant sa chaîne par